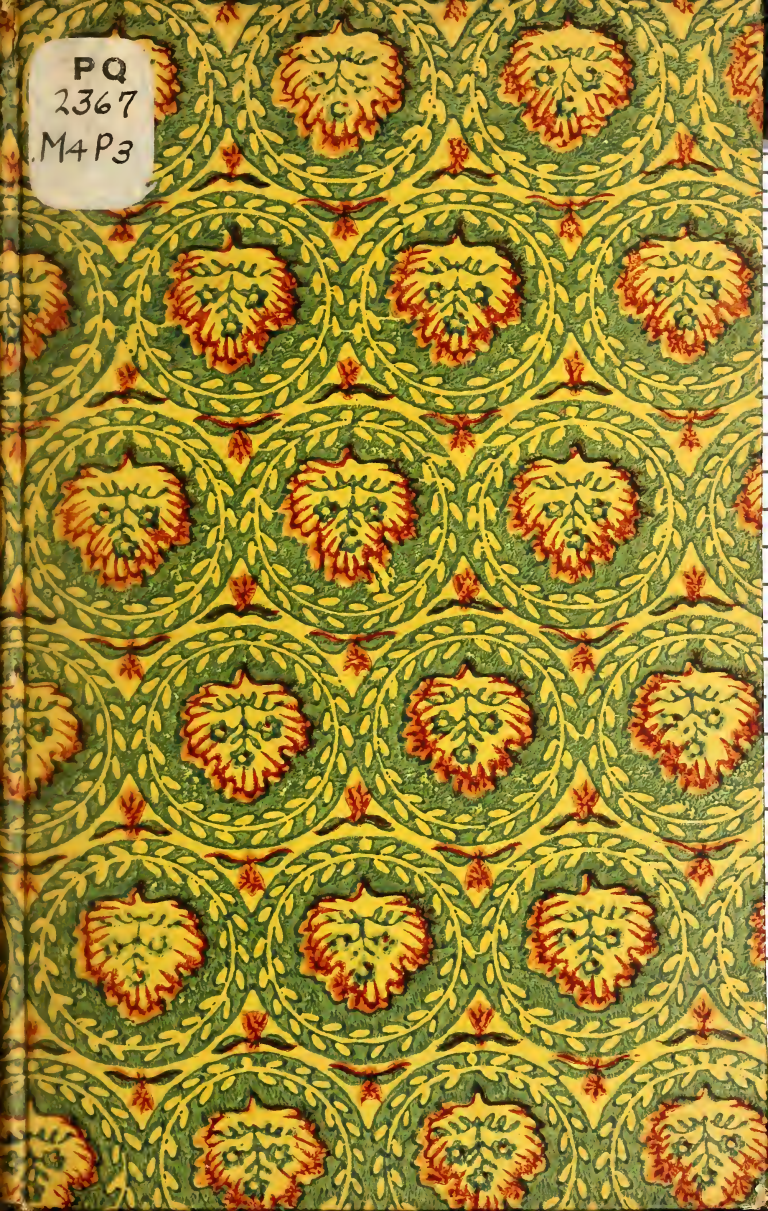






PARIS VOLANT,

OU

LA FABRIQUE D'AILES,

FOLIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM.

MOREAU, OURRY, ET THÉAULON.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le mardi 23 juin 1812.

PRIX : 1 FRANC 25 CENTIMES.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle-Saint-Honoré, N°. 3.

De l'Imprimerie de Mad. V.e DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, N°. 78.

AN 1812.

PERSONNAGES.	*Acteurs.*
M. DÉDALE.	M. EDOUARD.
M. DUMONT, son frère, médecin.	M. LAPORTE.
ADÈLE, fille de Dédale.	Mlle DEVILLE.
DORVAL, amant d'Adèle.	M. ISAMBERT.
M. GOBETOUT, bourgeois de Paris.	M. FONTENAY.
ZÉPHIRINE GOBETOUT, sa femme.	M.de DUCHAUME.
NINI GOBETOUT, leur fille.	M.lle VIRGINIE.
RIME-EN-L'AIR, poète lyrique.	M. GUÉNÉE.
DUPLOMB, danseur.	M. CHAPELLE.
M. FRIVOLET, jeune homme à la mode.	M. SEVESTE.
AILERON, élève de M. Dédale.	M. FICHET.
Ouvrières de M. Dédale.	
Personnages volans, etc.	

La Scène se passe à Paris.

Le théâtre représente l'entrée d'un jardin fermé par une grille; un pavillon est à droite de l'acteur.

PARIS VOLANT,

OU

LA FABRIQUE D'AILES.

SCÈNE PREMIÈRE.

AILERON, SIX OUVRIÈRES OCCUPÉES A PLUMER DES OISEAUX.

CHOEUR DES OUVRIÈRES.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Plumons d'une main légère ;
Les instans sont précieux.
Aux habitans de la terre
Ouvrons la route des cieux.

AILERON (*plumant nn dindon*).

Travaillez, mes demoiselles,
Votre profit est bien clair :
Vous verrez, grâces à vos ailes,
Bientôt tout Paris en l'air.

CHOEUR.

Plumons d'une main légère, etc.

AILERON.

Dédaignant les vieilles coutumes,
Mon maitre qui volera,
Des oiseaux ne prend que les plumes,
Je prends ce qui restera.

CHOEUR.

Plumons d'une main légère, etc.

I.ère OUVRIÈRE.

Ah ! ça, M. Aileron, nous avons déja fait bien des ailes ; mais on ne s'en est pas encore servi.

AILERON.

On s'en servira, mesdemoiselles ; c'est aujourd'hui que nous ouvrons notre manufacture et que se fera cette fameuse expérience, qui doit porter aux nues la réputation de monsieur Dédale, et la mienne par contre-coup.

I.ère OUVRIÈRE.

Je ne m'étonne plus si les portes de la fabrique sont assiégées depuis six heures du matin.

AILERON.

C'est l'effet de la petite annonce que j'ai rédigée, et que nous avons adroitement lancée dans le public........ Ecoutez un peu cela :

Air : *Toujours debout, toujours en route.*

Le mécanicien Dédale
Fait savoir à la Capitale
Qu'il vient de perfectionner
L'invention, vraiment nouvelle,
De s'envoler à tire d'aile ;
Et ce qui va bien étonner,
Il a fait confectionner
Deux cent mille ailes mécaniques,
Qu'on ne trouve qu'en ses fabriques ;
Au moyen desquelles on peut
S envoler, même quand il pleut :
Par cette manœuvre savante,
On verra bientôt, il s'en vante,
A la tête des bons voleurs,
Huissiers, recors et procureurs,
Auteurs comiques et tragiques,
Tailleurs, intendans, empyriques,
Pédans, commerçans et traitans,
Gens par nature assez pesans :
Pour le prompt débit de ses ailes,
Il compte beaucoup sur les belles ;
Sans aucun risque l'on pourra
Apprendre chez lui ce jeu là.
Si quelques poltrons, moins ingambes,
Craignaient de se casser les jambes,
Le marchand d'ailes avertit
Qu'il les fait et les garantit.

I.ère OUVRIÈRE.

Il ne manque pas de précautions.

AILERON.

Ah! c'est un homme d'esprit que M. Dédale.

1ère OUVRIÈRE.

C'est juste.

AILERON.

Et je suis son éléve.

1.ère OUVRIÈRE.

C'est différent.

AILERON.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour faire fortune, en volant,
Monsieur Dédale est passé maître ;
Je rends justice à son talent ;
Mais un jour, tout en l'admirant,
Je le surpasserai peut-être.
Il me traite comme un enfant ;
Mais il saura de mes nouvelles.
Je crois que je suis assez grand
Pour voler (*bis*) de mes propres ailes.

I.ère OUVRIÈRE.

Le voilà.

AILERON.

Plumez.

CHOEUR.

Plumons d'une main légère, etc., etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DÉDALE, M. DUMONT.

M. DÉDALE (*les interrompant*).

C'est bon, c'est bon, mesdemoiselles ; allez au magasin ; j'ai besoin de silence : vous, Aileron, serrez ces plumes dans les différens cartons, en consultant les étiquettès.

(*Les ouvrières sortent avec Aileron.*)

SCÈNE III.

M. DEDALE, M. DUMONT.

M. DÉDALE.

Oui, monsieur mon frère, vous aurez beau dire, cette découverte est sublime : et la manière dont je l'ai perfectionnée m'élève au rang de l'inventeur.

M. DUMONT.

Prenez-y garde, mon frère, cette manie de perfectionner tout ce que les autres inventent vous a déjà couté cher.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Le mieux est l'ennemi du bien,
C'est une maxime prudente ;
Quant à moi, qui n'invente rien,
De ce qu'on fait je me contente.
Souvent par trop d'ambition,
Au lieu d'avancer on recule.
On court à la perfection ;
On n'arrive qu'au ridicule.

Quoi ! parcequ'un mécanicien adroit essaie une manière de diriger les ballons, vous, honnête bourgeois de la rue du Cœur-Volant, vous vous mettez en tête de tenir une manufacture d'ailes ! quelle extravagance !

M. DÉDALE.

Voilà bien un médecin ! toujours esclave de la routine ! conduisons-nous chacun comme nous l'entendrons. Nous sommes trois frères ; et, vous le savez, nos goûts ne se sont jamais accordés. Quand notre père mourut. . . . .

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Tous trois nous étions déjà
De différens caractères :
De Jupin et de ses frères
L'exemple nous dirigea.
A votre humeur trop sévère,
La médecine dût plaire :
Notre aîné se fit corsaire ;
L'Océan combla ses vœux.....
Docteur, qu'avez-vous à dire ?
Vous prîtes le sombre empire ;
Je prends l'empire des cieux.

M. DUMONT.

Si bien, que vous voilà un petit Jupiter.

M. DÉDALE.

Comme vous un petit Pluton.

M. DUMONT.

Et vous espérez trouver des gens assez simples pour croire à vos procédés?

M. DÉDALE.

Vous en trouvez bien qui croient à vos ordonnances.

M. DUMONT.

Allez; vous serez trop heureux de m'appeler au secours de vos pratiques. J'exerce avec succès un état honorable : j'ai fait fructifier l'héritage de mon père : qu'avez-vous fait de votre part?

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Vous avez placé mille louis
En fantasmagorie ;
Deux mille se sont évanouis
En secrets de chimie :
Vous avez perdu deux mille écus
En murs de nouvelles fabriques ;
Et vous avez mangé le surplus
En fours économiques.

M. DÉDALE.

C'est vrai: mon intention était bonne; je voulais les perfectionner : mais avec mes ailes, j'espère, grâce au ciel, être bientôt au-dessus de mes affaires.

M. DUMONT.

Tenez, mon frère, je traite, dans la maison de santé que je dirige, des fous qui le sont moins que vous.

M. DÉDALE.

Allez retrouver vos imbéciles.

M. DUMONT.

Je ne vous quitte pas. Ecoutez-moi, mon cher Dumont. . . . .

M. DEDALE.

Qu'est-ce à dire, Dumont! appelez-moi Dédale.

M. DUMONT.

Encore une de vos manies. Vous avez aussi souvent changé de noms que de goûts.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Pour votre fantasmagorie,
Vous vous nommiez monsieur Lenoir ;
Quand vous raffoliez de chimie,
Vous étiez monsieur l'Entonnoir.
Votre inconstance est sans égale ;
Et je prédis votre destin.
Aujourd'hui vous êtes Dédale,
Vous serez Icare demain.

M. DÉDALE.

Esprit borné ! homme indigne d'avoir un frère tel que moi ! Courage : faites comme ces gens qui ont dénigré d'avance l'homme à talent dont je suivrai les traces.

M. DUMONT.

Dieu m'en garde, mon frère.

AIR : *De la Sentinelle.*

N'imitons pas ces charlatans fameux,
Qui, pleins de fiel et pleins de jalousie,
En s'affichant, prouvent à tous les yeux
Que l'ignorance est la sœur de l'envie.
Ah ! loin d'avoir un tort pareil,
A ce vieillard rendons hommage.
De son courage il prend conseil ;
Et se rapproche du soleil,
Pour fondre les glaces de l'âge.

Mais vous ne ressemblez en rien à cet homme instruit.

M. DÉDALE.

Oui ? eh bien ! pour confondre ton incrédulité, je veux bien te confier mon secret.

M. DUMONT.

Je consens à vous écouter.

M. DÉDALE.

L'imagination frappée de la belle expérience dont je fus témoin l'autre jour à Tivoli, je rentrai chez moi, avec l'intention de la perfectionner. Je pris dans ma bibliothèque l'Histoire naturelle de Buffon. En relisant l'Histoire des

oiseaux, j'observai qu'il existait une grande analogie entre nous et ces petits animaux. C'était un trait de lumière. Je fis sur le champ détruire mon verger et construire à la place une volière immense que je peuplai d'oiseaux de toutes les espèces . . . . Ce n'est pas mal adroit, j'espère ? . . . .

M. DUMONT.

Je ne vois pas jusqu'ici.....

M. DÉDALE.

Comment ! vous ne comprenez pas que les ailes mécaniques ne diffèrent que de grandeur avec celles des oiseaux, et qu'en augmentant leur envergure, on peut se servir avec succès de ces mêmes ailes pour enlever les hommes et les femmes.

M. DUMONT (*à part*).

Il a perdu la tête.

M. DÉDALE.

J'en donnerai la preuve.

M. DUMONT.

Comment, mon frère, c'est avec des moyens si ridicules que vous espérez vous enrichir ? Donnez plutôt en mariage à votre fille le jeune homme qu'elle aime, et dont la fortune rétablira la vôtre.

M. DÉDALE.

Moi ! que j'accepte pour gendre Dorval, ce petit propriétaire d'un coche d'eau ! un homme qui, par état, doit décrier mon entreprise.

M. DUMONT.

La sienne est excellente.

M. DÉDALE.

Avant huit jours je le coulerai à fond.

M. DUMONT.

Avant huit jours vous vous serez cassé le cou.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE (*accourant*).

AIR : *Vaudeville de Gilles en deuil.*

Mon père, accourez donc bien vîte,
La foule arrive à chaque instant.

M. DÉDALE (*à M. Dumont*).

Douterez-vous de mon mérite ?
Tout Paris est là qui m'attend ?

M. DUMONT.

Soyez bien fier de son suffrage.

M. DÉDALE.

Chacun voudra voir mes talens.

M. DUMONT.

Vous partagez cet avantage
Avec les animaux savans.

Ensemble.

M. DÉDALE.

Combien cette grande affluence
Doit flatter un homme à talent!
De ma sublime expérience
Je veux hâter l'heureux instant.

M. DUMONT.

Vraiment une telle affluence
A mes yeux n'a rien d'étonnant ;
Et mon frère à Paris, je pense,
N'est pas le seul extravagant.

ADÈLE.

Combien je sens d'impatience
De voir un prodige si grand !
Pouvais-je croire, en conscience,
Qu'on volait si facilement !

M. DÉDALE.

Grâce au vol, qu'on me verra prendre,
Je veux éterniser mon nom.
Au Panthéon j'irai descendre.

M. DUMONT.

Je vous attends à Charenton.

M. DÉDALE.

Ensemble. {
Combien cette grande affluence, etc.

M. DUMONT.

Vraiment une telle affluence, etc.

ADÈLE.

Combien je sens d'impatience, etc. }

(*M. Dédale sort.*)

SCÈNE V.

ADELE, M. DUMONT.

ADÈLE.

Ah ! mon oncle, le joli spectacle que nous allons voir!

M. DUMONT.

Comment, ma chère Adèle, est-ce que tu partagerais la folie de ton père? et crois-tu, de bonne foi, que tous ces gens-là vont s'envoler?

ADÈLE.

Eh ! pourquoi pas, mon oncle ?

AIR : *Vers le Temple de l'hymen.*

L'homme est, dit-on, bien léger.
Dans son inconstante ivresse,
De séjour et de maîtresse,
Souvent on le voit changer.
Il prit toujours près des belles
Les papillons pour modèles :
Et de chaînes éternelles,
Jamais il ne se chargea.
L'expérience est certaine :
L'homme volera sans peine,
Puisqu'il voltige déjà.

M. DUMONT.

Il s'agit bien de plaisanter, quand ton père aujourd'hui va se donner un nouveau ridicule aux yeux de tout Paris.

ADÈLE.

Avez-vous eu la bonté, mon cher oncle, de lui parler?..

M. DUMONT.

De ton mariage? oui sans doute; et je t'annonce, de sa part, un refus positif d'y consentir.

ADÈLE.

Quelle raison donne-t-il?

M. DUMONT.

La raison? il n'en a pas.

ADÈLE.

Ah! mon cher oncle, je n'ai d'espoir qu'en vous.

M. DUMONT.

Fais comme tu pourras quant à moi, je quitte la partie.

AIR : *La loterie est la chance.*

Rien n'égale ma colère:
N'est-il pas bien chagrinant
D'être connu pour le frère
D'un pareil extravagant.
Je ne veux pas (tant j'enrage
De voir mes soins superflus)
Revenir, qu'il ne soit sage.

ADÈLE.

Ah! vous ne reviendrez plus.

Ensemble.

M. DUMONT.

Rien n'égale, etc.

ADÈLE.

Ah! calmez votre colère,
Restez encore un moment:
Car, si vous quittez mon père,
Je vais perdre mon amant.

(*Dumont sort.*)

SCÈNE VI.

ADÈLE (*seule*).

Allons, je crois qu'ils se réuniront tous pour me désespérer.

SCÈNE VII.

ADELE, DORVAL.

DORVAL.

AIR : *Vaudeville de la Belle au bois dormant.*

Toujours plus fidèle ,
Près de mon Adèle ,
Cherchant le plaisir ,
L'amour me ramène vers elle ;
Lui porter mon cœur, c'est l'offrir
À la plus belle.

ADÈLE.

Modérez un transport si doux :
On veut que je renonce à vous ;
Mais je brave ces lois cruelles :
S'il fut promptement mon vainqueur,
L'amour , pour sortir de mon cœur ,
Ne trouvera plus ses ailes.

ENSEMBLE.

Aimable assurance ;
De notre constance
Attendons le prix,
L'amour aura sa récompense ;
On dit que le bonheur est fils
De l'espérance.

ADÈLE.

Oui, mon ami, depuis que mon père, s'est mis en tête de devenir un grand homme , il ne vous trouve plus digne de recevoir ma main.

DORVAL.

J'avais cru jusqu'à présent que ces ailes mécaniques, dont il nous parlait toujours, n'étaient qu'une plaisanterie.

ADÈLE.

Je l'avais cru comme vous ; mais , au lieu de s'en moquer, tout Paris semble d'avance admirer sa découverte ; et déjà tous les curieux.....

DORVAL.

En effet, j'ai eu bien de la peine à percer la foule qui assiége votre porte pour arriver jusqu'à vous ; mais, à Paris , rien ne doit nous étonner.

Air : *Des Pierrots.*

Qu'un serin déserte sa cage,
Qu'il arrive un poisson nouveau,
Que quelque dispute s'engage,
Que quelque chien tombe dans l'eau,
Les oisifs accourent en foule,
Et sur les ponts on en verra
Tant que la Seine coule coule,
Tant que la Seine coulera.

ADÈLE.

Mon ami, vous connaissez bien votre Paris.

DORVAL.

En deux mots, j'en ferais le tableau.

Air : *Tenez-moi je suis un bonhomme.*

Qu'un charlatan vienne à paraître,
Qu'on promène un bœuf, un cheval;
Chacun se met à sa fenêtre;
L'empressement est général,
De Paris la mode est connue:
Ici les maris savent mieux
Ce qui se passe dans la rue,
Que ce qui se passe chez eux.

ADÈLE.

J'entends mon père.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, M. DEDALE, CHOEUR.

CHŒUR.

Air : *Et gai, gai, gai, mon Officier.*

Et gai, gai, gai, nous voulons tous
Voler à tire d'ailes:
Et gai, gai, gai, nous voulons tous
Prendre un plaisir si doux.

M. DÉDALE.

Messieurs, point de querelles;
Tout le monde en aura:
Et vous, mesdemoiselles,
On vous enlèvera.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, etc.

ADÈLE (*Accourant au devant de M. Dédale*).

Ah ! révoquez, mon père,
Un ordre rigoureux.

M. DÉDALE.

Non, vous devez, ma chère,
Plus haut porter vos vœux.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, nous voulons tous
De ces nouvelles
Ailes :
Et gai, gai, gai, nous voulons tous
Prendre un plaisir si doux.

M. DÉDALE (*au Chœur*).

Je suis à vous dans le moment..... (*à Dorval*) je suis bien aise, monsieur, de vous trouver ici, pour vous prier de n'y plus revenir.

DORVAL.

Vous m'étonnez, monsieur ; comment ai-je pu mériter un pareil accueil ?

M. DÉDALE (*au Chœur*).

Ne vous impatientez pas. (*à Dorval*) Il ne vous reste plus qu'un moyen de devenir mon gendre, monsieur : abandonnez l'entreprise de vos coches ; et placez vos fonds dans la mienne. (*au chœur*) Ça sera bientôt fini.

DORVAL.

Ce que vous me demandez est impossible, monsieur ; mais je vous serai peut-être utile d'une autre manière. Daignez m'écouter.

AIR : *De Dorilas.*

Loin de me faire un injuste reproche,
Vous allez me remercier ;
Les voyageurs arrivés par le coche
Sont faits pour vous apprécier.
Vos grands talens en mécanique,
Par moi leur seront indiqués ;
Et vous pouvez compter sur la pratique
De tous les nouveaux débarqués.

M. DÉDALE.

J'y compte parbleu bien. (*au chœur*) Vous allez être servis. (*à Dorval*) Pardon, monsieur, je me dois au public...

Puisque vous refusez la perspective brillante que je vous offrais, moi, je vous refuse ma fille.

DORVAL.

Un moment, monsieur, je ne renonce pas si facilement à mes droits. J'avais votre parole positive ; et peut-être que monsieur votre frère.....

M. DÉDALE.

Mon frère est un sot.

DORVAL.

C'est votre frère enfin, il chérit sa nièce et ne souffrira pas...

ADÈLE.

Certainement, mon oncle est raisonnable ; et je suis bien sûre.....

M. DÉDALE.

Oui dà?.... vous aussi ? Ah ! l'on se ligue contre moi ! j'y vais mettre bon ordre.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Ne pouvant faire sentinelle
Quand ma fabrique s'ouvrira,
De vous ici, mademoiselle,
Un tour de clé me repondra.
(*Il l'enferme dans le pavillon*).
Pour me fuir vous n'avez point d'ailes.

DORVAL (*à Adèle*).

Protégeant les amans fidèles,
Va, l'amour nous en prêtera ;
Et ton oncle nous soutiendra.

M. DÉDALE (*au chœur.*)

Allez, messieurs, allez par *là* :
Tour-à-tour on vous servira,
Et tout le monde volera.

(L'orchestre achève l'air *Va t'en voir s'ils viennent, Jean*).

(DORVAL *sort*). (*Dédale va pour sortir, il est arrêté par Rime-en-L'air et Duplomb*).

SCENE IX.

DÊDALE, RIME-EN-L'AIR, DUPLOMB.

DUPLOMB (*arrêtant M. Dédale*).

Monsieur, Monsieur, veuillez bien m'accorder une petite audience particulière.

RIME-EN-L'AIR.

RIME-EN-L'AIR.

Seigneur Dédale, je réclame la même faveur.

M. DÉDALE.

Volontiers, Messieurs; puis-je savoir qui vous êtes ?

RIME-EN-L'AIR.

Moi, je suis poëte lyrique, et me nomme Rime-en-l'air.

M. DÉDALE.

Bon ! vous êtes de mon département. (*A Duplomb*) Et vous Monsieur ?

DUPLOMB.

Moi, je suis chorégraphe. Je me nomme Duplomb; et je puis me flatter d'avoir fait sur les planches quelque bruit en dansant.

M. DÉDALE.

Je le crois facilement.

DUPLOMB.

Vous saurez, Monsieur, que sur l'annonce de votre découverte, j'ai quitté le grand théâtre de Poissy, dont je suis premier danseur, et sur lequel j'obtenais un certain succès les jours de marché, pour être témoin de votre expérience, que je n'ai d'abord regardée, je vous l'avoue, que comme un jeu d'esprit.

M. DEDALE.

Un jeu d'esprit ! pas du tout Monsieur.

DUPLOMB.

En ce cas, vous devinez ce qu'il me faut.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai pris un certain embonpoint;
Mais à le cacher je m'applique;
On ne l'aperçoit presque point
Quand j'ai ma ceinture élastique.
Pour l'état léger, qui m'a plu,
Je suis un peu gros : comment faire ?

RIME-EN-L'AIR (*à part*).

Hélas ! avec son superflu
Je n'aurais pas le nécessaire.

DUPLOMB.

Je ne vous cacherai pas que j'ai sur la tête quarante ans de danse; c'est un peu lourd. J'ai passé mon six comme un autre :

mais, aujourd'hui, quand il s'agit de m'élever, je m'aperçois que je baisse. Vous pouvez me sauver cet affront. Mes rôles favoris, les zéphirs, les amours, nécessitent des ailes. Au lieu de ces simples morceaux de carton, qu'on nous attache aux épaules, ne pourriez-vous m'ajuster de petites ailes mécaniques qui, secondant ma légèreté naturelle, me feraient enlever tous les suffrages ?

M. DÉDALE.

Je ne vois rien là que de très-facile.

RIME-EN-L'AIR.

Moi, seigneur, voici l'objet de ma demande.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Fils légitime d'Apollon,
Je veux de ces ailes uniques,
Qui lestement sur l'hélicon
Firent voler nos grands tragiques.

M. DÉDALE.

En fait de plumes j'ai tout vu,
Et je vous comprends à merveille ;
Mais, jusqu'ici, l'on n'a pas pu
Retrouver celle de Corneille.

Vous me faites faire, cependant, une réflexion ; et je m'occuperai de votre demande.

RIME-EN-L'AIR.

Les ailes me sont familières ; je connais déjà celles de Pégase.

DUPLOMB (*à part*).

Pégase ! Je crois que j'ai dansé ce rôle-là.

M. DÉDALE.

Vous avez des vues bien ambitieuses, M. l'auteur : ne craignez-vous pas que la tête ne vous tourne ? Vous ne serez pas là comme dans votre chambre.

RIME-EN-L'AIR.

Dans ma chambre ! Ah ! je sais ce que c'est que de monter haut.

M. DÉDALE.

C'est qu'on est un peu embarrassé de ses ailes la première fois qu'on en porte.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Il faut en avoir l'habitude
Pour savoir prendre son essor ;
S'élever demande une étude,
Que vous n'avez pas faite encor.
J'admire votre noble envie ;
Pour vous aider à la remplir
J'aurai les ailes du Génie :
Mais, saurez-vous vous en servir ?

RIME-EN-L'AIR.

Je pourrais bien recevoir quelques leçons.

M. DÉDALE.

J'ai fait établir un manège pour former des écoliers.

DUPLOMB.

J'y retiens une place.

Air : *Vaud. d'Angélique et Melcour.*

Non ; je ne perdrai point mes pas
Dans l'étroit sentier de la gloire.

RIME-EN-L'AIR (*à part*).

Ce faquin là ne croit-il pas
Aller au temple de mémoire ?
Haut.
Moi seul je dois être cité,
Mes vers me donnent l'assurance
D'aller a la postérité.

DUPLOMB (*à part*).

Il ira comme je danse.

M. DÉDALE.

Messieurs, vous vous rendez justice tous les deux. Allez dans mon magasin ; vous verrez ce qui pourra vous convenir.

DUPLOMB.

Air : *Du pas de Zéphir.*

Quel brillant
Elan
Je prendrai !
Je saurai
Contenter ;
Enchanter,
Grâce à vous
Tous les goûts,
Léger,

Sans danger,
Ce moyen
Va soudain,
De plaisir,
Rajeunir
Le Zéphir.

RIME-EN-L'AIR.

Avec audace,
Sur le Parnasse,
Un vol marquant
M'installe sur le champ.

M. DÉDALE.

Oui, je suis garant
De vos droits;
Je vous vois
Cette fois
Un talent
Surprenant.

Ensemble. {

DUPLOMB.

Quel brillant
Elan, etc.

RIME-EN-L'AIR.

Quel brillant, etc.

}

Rime en l'air et Duplomb sortent.

SCENE X.

M. DEDALE, M. GOBETOUT.

M. DÉDALE (*d'abord seul*).

Voilà des gens comme il m'en faut, et comme j'espère en trouver beaucoup. Mais, quel est ce Monsieur? A qui ai-je l'honneur de parler?

M. GOBETOUT.

Au plus grand admirateur de votre découverte. Je m'appelle M. Gobetout, habitué du boulevard Bonne-Nouvelle, et domicilié, depuis cinquante ans, rue de la Lune.

M. DÉDALE.

Monsieur, à ce que je vois, est un amateur?

M. GOBETOUT.

Oui, Monsieur, j'aime passionnément les nouvelles inventions, et je ne suis pas de ces gens dont l'incrédulité décou-

rage les savans comme vous. Figurez-vous que je porte encore du drap imperméable. L'autre jour, je suis rentré trempé comme une soupe. (*Montrant son habit*) Le voilà encore.

M. DÉDALE.

J'aime à croire que nous nous conviendrons.

M. GOBETOUT.

Tout ce qui est bizarre me plaît : il ne m'échappe pas une chose agréable. J'ai eu le bonheur de voir le poisson du Luxembourg, avant que les prix fussent baissés de moitié. Le propriétaire de l'animal m'a même permis de lui casser une dent, que j'ai fait mettre sous verre.

M. DÉDALE.

Les connaisseurs tels que vous, M. Gobetout.....

M. GOBETOUT.

Ne peuvent manquer de vous admirer.

M. DÉDALE.

L'indulgence est l'apanage du mérite.

M. GOBETOUT.

Vous vous moquez de moi.

M. DÉDALE.

Je vous rends justice.

M. GOBETOUT.

Je ne suis pas en reste ; et rien ne m'a transporté comme vos ailes. Je me suis permis cependant une petite réflexion, qui vous a sans doute échappé.

M. DÉDALE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur ?

M. GOBETOUT.

Je parie que vous n'avez pas pensé à la pluie de pierres.

M. DÉDALE.

Comment diable ? vous avez raison.

M. GOBETOUT.

Vous sentez bien l'importance de mon observation Si l'on

est surpris par une averse de cailloux, pendant qu'on est à se promener dans le ciel, où voulez-vous qu'on se mette à couvert?

M. DÉDALE.

Attendez, je conçois l'idée d'un parapluie métallique.

M. GOBETOUT.

Rien de plus simple. Monsieur, quand ils seront faits, je vous prie de m'en garder un : et qu'il soit à canne.

M. DÉDALE.

Vous serez en tête des souscripteurs.

M. GOBETOUT.

J'espère bien aussi, monsieur, essayer le premier vos ailes mécaniques : j'en ai besoin pour me dépayser un peu.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

J'étais cité comme un grand nouvelliste :
Du Luxembourg je fus long-temps l'appui.
Mon cher monsieur, l'état de publiciste
Ne va vraiment que d'une aile aujourd'hui.
Tous nos discours passent pour bagatelles;
Mais je sens trop que ce métier m'est cher;
Et je n'ai plus d'espoir que dans vos ailes,
Pour débiter des nouvelles en l'air.

M. DÉDALE.

Votre espoir ne sera pas trompé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. FRIVOLET.

M. FRIVOLET.

Eh bien! eh bien! où est-il donc cet entrepreneur de vols?. . . Ah! j'étais bien sûr de trouver ici M. Gobetout. En fait d'extravagances.....

M. GOBETOUT.

Je ne croyais pas vous rencontrer, monsieur Frivolet.

M. DÉDALE.

Ces messieurs se connaissent, à ce qu'il me paraît?

M. FRIVOLET.

Eh! mon dieu, qu'est-ce qui ne connaît pas monsieur Gobetout? (*à Dédale*) Eh bien, mon cher, c'est donc vous qui vendez des ailes aux imbéciles?....

M. GOBETOUT, (*à Dédale*).

Vous me servirez le premier?

M. DÉDALE, (*à Frivolet*).

Est-ce que monsieur en desire?

M. FRIVOLET.

Moi!.... je ne viens chez vous que pour m'en moquer: ce n'est pas l'embarras, si l'invention était bonne, vous auriez en moi une excellente pratique.

AIR: *l'Amour est un Dieu volage.*

Le moyen serait unique
Pour narguer mes créanciers;
Mais les recors, les huissiers,
Ne seraient pas les derniers
Qui le mettraient en pratique;
Et jusqu'au ciel, ces vautours
Me pourchasseraient toujours.
Je croirais, rempli de joie,
Tromper leur bec affamé;
Mais par ces oiseaux de proie,
Je serais toujours plumé.

M. GOBETOUT.

En ce cas là, vous ferez aussi bien de ne pas quitter la terre.

M. FRIVOLET.

Vous espérez donc la quitter M. Gobetout?

M. GOBETOUT.

Je ne suis ici que pour cela.

M. FRIVOLET.

Vous avez la folie de croire?....

M. GOBETOUT.

Comment? vous avez la hardiesse d'oser douter....

M. FRIVOLET.

Moi! vous savez bien que je doute de tout.

M. GOBETOUT.

Moi, je ne doute de rien ; demandez à monsieur : n'est-il pas vrai qu'il y a des exemples de personnes qui ont volé dans les airs ?

M. DÉDALE.

Assurément ; messieurs, nous avons les poissons volans et les lézards ailés.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Ce n'est point une gasconade,
On voit de ces exemples-là :
Et j'ai lu dans la Dunciade,
Qu'un âne un beau jour s'envola.

M. GOBETOUT.

On a donc tort quand on condamne
Ce secret pour moi plein d'appas :
Puisqu'on a vu voler un âne,
Pourquoi ne volerais-je pas ?

M. FRIVOLET.

La conséquence est juste.

M. GOBETOUT.

Tenez, le voilà à moitié converti : il ne s'attendait pas à cette preuve là. (*à Dédale*) Ah ! monsieur Dédale, si vous vouliez me rendre le plus heureux des hommes, vous placeriez chez moi un petit entrepôt de vos ailes ?

M. DÉDALE.

Nous parlerons de cela, M. Gobetout ?

M. FRIVOLET.

Ah ça ! quand verrons-nous donc cette incroyable expérience ?

M. DEDALE.

Dans un moment, monsieur l'incrédule.

M. FRIVOLET.

Et quel est, dites-moi, le sot qui se risquera le premier ?

M. DÉDALE.

C'est mon élève, monsieur.

M. FRIVOLET (*à part*).

Je le vois d'ici dans quelque fossé.

M. GOBETOUT (*à Dédale*).

Il montrera le chemin aux autres, celui-là, et nous le suivrons tous.

M. DÉDALE.

Je l'espère bien. Mais pardon, messieurs, il faut que je vous quitte un moment: j'ai un petit coup-d'œil à donner à l'échafaudage. (*à Gobetout*) Je vais en même temps choisir au magasin les ailes qu'il vous faut.

M. GOBETOUT (*l'arrêtant*).

Un instant donc, vous ne m'avez pas pris mesure.

M. DEDALE.

C'est inutile.

M. GOBETOUT (*étendant les bras*).

Examinez au moins mon envergure.

M. DÉDALE.

Je la vois. Celle d'une buse de la première force.

M. FRIVOLET.

Vous avez le coup-d'œil juste.

M. GOBETOUT.

Mettez plus que moins, je vous en prie.

(*M. Dédale sort.*)

SCÈNE XII.

M. GOBETOUT, M. FRIVOLET.

M. FRIVOLET.

Ah ça ! mon cher monsieur Gobetout, vous qui êtes un bienheureux sur la terre, dites-moi donc un peu pourquoi vous voulez aller au ciel ?

M. GOBETOUT.

Ah ! mon ami, je voudrais déjà y être. J'ai une femme qui me fera perdre l'esprit.

M. FRIVOLET.

Elle est donc bien fine ?

M. GOBETOUT.

Vous ne vous doutez pas de tous les tours qu'elle me joue.

M. FRIVOLET.

Vous vous en doutez donc, vous ?

M. GOBETOUT.

Il n'y a pas long-temps, mais c'est un diable !

M. FRIVOLET.

Je ne m'étonne plus que vous veuillez voler loin d'elle.

M. GOBETOUT.

N'en feriez-vous pas autant à ma place?.... Mais, il me vient une idée bien drôle ! (*Il rit bêtement.*) Ah ! ah ! ah ! j'en ris comme une bête.

M. FRIVOLET.

Ne vous gênez pas; ne vous gênez pas.

M. GOBETOUT.

Dites donc, monsieur Frivolet, nous voilà possesseurs du domaine des oiseaux. Où iront-ils se nicher à présent? Hem ?

M. FRIVOLET.

Eh parbleu ! c'est tout simple : ils suivront notre exemple.

AIR : *Contredanse de la Hullin.*

Au même instant où nous irons,
Prendre à la file
Leur asile,
Les oiseaux viendront, sans façons,
A leur tour prendre nos maisons.
Je les vois, réglant leur course:
Les corbeaux vont au palais;
Les vautours vont à la bourse;
Les canards dans le marais;
Au collége les perroquets;
Et les cailles chez les dévotes :
Les linottes,
En même temps,
Descendront chez les pauvres gens;
Les geais chez les plagiaires;
Les hiboux chez maint savant;
Et sur ses ailes légères
La pie arrive au couvent.

Les bécasses, suivant
Le vent,
Chez les vieilles iront descendre;
L'étourneau, chez maint élégant,
Ira prendre
Son logement.
Chez les époux, sans obstacle,
Les coucous iront dormir.
Tous les merles, au spectacle,
Pourront siffler à loisir.
La fauvette
A Feydeau viendra
Redire encor sa chansonnette;
Et je suis sûr qu'à l'Opéra
Le chat-huant s'installera.
Tous, dans la même journée
Voudront trouver leur salut;
Les dindons à l'Athenée,
Les cygnes à l'Institut.
Mais quand j'y pense, je gémis
Sur la tourterelle
Fidelle;
Elle est la seule dans Paris
Qui ne trouvera pas d'abris.
Chez les faiseurs de libelles,
Je vois courir les pinsons,
Les moineaux-francs chez les belles;
Le rossignol aux bouffons:
Et, fier d'obéir à la voix
Du Dieu qui lance le tonnère,
Sur la terre
Gardant ses droits,
L'aigle veille au palais des rois.

M. GOBETOUT.

Je serais bien curieux de savoir quel est l'oiseau qui viendra loger chez moi.

M. FRIVOLET.

Parbleu! le gobemouche.

M. GOBETOUT.

C'est possible. Mais, monsieur Dédale ne revient pas. Je grille d'impatience. Depuis que je dois voler je ne peux plus tenir en place. Il faut absolument que j'aille voir si mes ailes avancent.

M. FRIVOLET.

Je ne vous quitte pas que je ne vous aie vu déguisé.

M. GOBETOUT.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Oui, je cours au fond du jardin

Chercher de ces ailes
Nouvelles :
Je vais voler ; mais, cher voisin,
Chez vous je descendrai demain.

M. FRIVOLET.

Ensemble.

Courez vîte au fond du jardin
Chercher de ces ailes
Nouvelles,
Pour moi, j'aime mieux, cher voisin,
Vous laisser à moitié chemin.

M. GOBETOUT.

Oui, je cours au fond du jardin, etc.
(Ils sortent).

SCÈNE XIII.

M. DEDALE, ZEPHIRINE *(arrivant avec lui).*

ZÉPHIRINE.

Oui, mon cher Monsieur, vous voyez une femme à qui vos ailes sont indispensables.

M. DÉDALE.

Tant mieux, Madame ; tant mieux.

ZEPHIRINE.

Il faut absolument que je m'envole.

M. DÉDALE.

Il y aura de quoi convaincre les plus entêtés.

ZEPHIRINE.

J'ai un mari qui fait le tourment de ma vie.

M. DÉDALE.

AIR : *Vaud. des deux Edmond.*

Est-il exigeant et sévère ?

ZEPHIRINE.

Non, son humeur est débonnaire :
Mais c'est le plus froid des époux.

M. DÉDALE.

Envolez-vous, envolez-vous.

ZEPHIRINE.

Pour me plaire,
Il ne sait rien faire;
Et, pourtant, je ne puis le taire,
Il rend justice à mes appas....

M. DÉDALE.

Ne vous envolez pas, (*bis.*)

ZEPHIRINE.

Pardonnez-moi, Monsieur; je ne puis pas m'en dispenser.

M. DÉDALE.

Votre mari serait-il jaloux ?

ZEPHIRINE.

Jaloux! Ah! il est trop convaincu de ma sagesse, ce pauvre monsieur Gobetout.

M. DÉDALE.

Gobetout! (*à part*) La rencontre est plaisante.

ZEPHIRINE.

Oui, monsieur; c'est bien son nom : et moi je suis Zéphirine Gobetout pour vous obéir. Je voudrais, mon cher Monsieur, des ailes capables de me porter...

M. DEDALE.

Nous tâcherons de trouver cela.

ZEPHIRINE.

De me porter dans un de ces pays où la beauté règne et reçoit des hommages constans.

M. DÉDALE.

Madame, il y a un peu loin d'ici.

ZEPHIRINE.

En Turquie, par exemple; j'ai entendu raconter à monsieur Gobetout que les femmes y étaient souveraines.

M. DÉDALE.

J'aurais cru que vous n'aviez rien à desirer à cet égard.

ZEPHIRINE.

AIR : *Vaud. de l'Avare et son Ami.*

Il est vrai, je suis la maîtresse :

Mais quoique tout cède à mes vœux,
Mon époux, je vous le confesse,
Ne fait pas tout ce que je veux.
D'ailleurs, chaque ordre que je donne,
De point en point serait suivi,
Que commander à mon mari
C'est ne commander à personne.

M. DÉDALE.

Je m'en rapporte bien à vous.

ZEPHIRINE.

Me voyez-vous, monsieur Dédale, descendant majestueusement chez un peuple étonné.

M. DÉDALE.

Le superbe tableau.

ZEPHIRINE.

Je ne serai pas, sans doute, la seule qui aura des goûts aëriens.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Je cherche à fuir un triste époux,
C'est un exemple pour les femmes;
Et je compte bien, entre nous,
Qu'il sera suivi par ces dames.
Pour punir Messieurs les maris
De leur peu de galanterie....
Les femmes comme les perdrix
Vont s'envoler par compagnie.

Ah ça ! quelles ailes me donnerez-vous ?

M. DÉDARE.

Mais j'ai fait plumer une centaine de bécasses....

ZEPHIRINE.

Vous n'avez encore plumé que ça, Monsieur ?

M. DEDALE.

Veuillez passer dans le magasin où sont mes ouvrières : je crois que les bécasses feront votre affaire.

ZEPHIRINE.

Je vais tout de suite en essayer

AIR : *De la belle Arsène.*

La beauté doit toujours voler à des conquêtes.
Jusques aux cieux que son vol soit porté.

Sur nos maris planons avec fierté:
Nos ailes, désormais, vont ombrager leur tête.

Elle sort.

SCÈNE XIV.

M. DÉDALE, NINI (*arrivant du côté opposé à celui par lequel madame Gobetout est partie*).

M. DÉDALE.

J'en étais sûr : les femmes vont raffoler de moi?... C'est la première fois que je leur ferai tourner la tête... Qu'est-ce que c'est que cette petite fille?

NINI.

Air : *Une petite fillette* (*des petits Savoyards*).

Vous voyez une fillette,
Brûlant de changer d'état:
Et qui voudrait, en cachette,
Quitter son pensionnat.

M. DÉDALE.

Comment ?
Vraiment,
Ma belle enfant,
Vous auriez ce courage
A vôtre âge!
Pourtant fillete qui s'en va,
Le loup, dit-on, la croquera.

NINI.

Croquer les filles? Pas du tout.
En pension, j'en vois beaucoup, (*bis.*)
Qui n'ont vraiment pas peur du loup.

Il paraît que Mademoiselle est dans un pensionnat fort à la mode.

NINI.

Je le crois bien; d'abord, tous les ans à la distribution des prix, c'est une comédie.

M. DÉDALE.

Il ne faut pas demander si Mademoiselle en a remportés.

NINI.

Tous ceux de sagesse; papa est assez riche pour ça. Mais, c'est égal, je m'ennuie dans ma pension; maman ne

vient jamais me voir; papa Gobetout m'oublie, comme s'il n'était pas mon père.

M. DÉDALE.

Ah ! Mademoiselle est une petite Gobetout ?

NINI.

Oui, Monsieur; Nini Gobetout.

M. DÉDALE (*à part*).

Allons.... réunion de famille.

NINI.

Puisqu'ils me laissent-là, j'ai pris mon parti. L'autre jour, pendant que la maîtresse était absente, j'ai trouvé sur la table le journal. J'y ai lu l'annonce de votre fabrique, et je vous apporte mes petites épargnes, pour que vous me fassiez une paire de petites ailes. Comme je suis bien légère, je n'aurai pas de peine, avec ça, à passer par-dessus les murs de la pension.

M. DÉDALE.

Vous vous y déplaisez donc bien ?

NINI.

Non, monsieur; mais c'est qu'on m'y laisse trop longtemps.

AIR : *Il est des amusemens* (*De la Soirée orageuse*).

Il est des amusemens
Permis dans notre retraite :
Nous jouons, de temps en temps,
Au volant, à la cachette.
Mais, je suis vive et grandelette ;
A mon âge, on peut, je le sens,
S'ennuyer des jeux innocens.
Voler vraiment
C'est charmant,
C'est charmant pour une fille.
Je sais, je sais bien pourquoi,
En secret déjà je grille
De ne plus voir une grille
Entre le plaisir et moi.

M. DÉDALE.

Ma petite amie, pour s'envoler il faut être majeure.

NINI.

Comment, Monsieur, vous me refusez ?

M. DÉDALE.

A votre âge, mon enfant, on ne sait pas se diriger. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous permettre d'assister à l'expérience. Allez dans le jardin, vous y trouverez peut-être des personnes de connaissance.

NINI.

Je suis bien sûre de n'y pas rencontrer papa. (*à part*) Si je puis trouver une petite paire d'ailes..... (*haut*) En vous remerciant, monsieur (*elle sort en courant*).

SCÈNE XV.

M. DÉDALE, AILERON, (*avec des ailes*).

AILERON.

Monsieur Dédale, monsieur Dédale, grande nouvelle.

M. DÉDALE.

Qu'est-ce ?

AILERON.

Un grand seigneur du pays des magots....

M. DÉDALE.

Qui vient pour m'admirer ? ça ne m'étonne pas. Tu vois comme je perce.

AILERON.

Il dit qu'il s'appelle un Mandarin.

M. DÉDALE.

Il faut le mettre dans une loge.

AILERON.

Le voici escorté d'une partie de nos pratiques.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORVAL (*en chinois, porté sur un palanquin*)

TOUS.

AIR : *Mon Dieu les beaux ajustemens* (*Bancelin*).

Honneur, honneur au mandarin,
Qui, pour voir notre expérience,
Ou de Pékin,
Ou de Nankin,
Chez nous arrive en palanquin.

DORVAL (*à Dédale*)

Par quelques dons
De nos cantons
Voulant honorer la science,
Je n'ai pu trouver, entre nous,
Un seul magot digne de vous.

M. DÉDALE.

Votre excellence est trop honnête.

TOUS.

Honneur, honneur, etc.

DORVAL (*à ses gens*).

Placez ma voiture de ce côté (*Ils vont la placer sous la fenêtre du pavillon qui renferme Adèle*). Monsieur Dédale, à peine arrivé à Paris, j'ai entendu parler de votre fabrique; sur le champ j'ai expédié à mon prince un courrier; et par celui que je viens de recevoir, il me charge d'abord de vous faire ses complimens.

M. DÉDALE.

Sa majesté chinoise est bien bonne; mais, monsieur le Mandarin, comment se fait-il qu'en si peu de temps....

DORVAL.

Ah! le voici; c'est que nos courriers sont des pigeons du Mogol, qui font deux cents lieues à l'heure. . . .

AILERON (*à part*).

Diable; monsieur n'en fait que quatorze.

DORVAL.

Mon maître me charge en outre de vous faire une com-

mande de cinquante mille paires d'ailes pour échantillon. Il m'en fera passer les fonds par le premier pigeon.

AILERON (*à part*)

Le bon pigeon à plumer!

M. DÉDALE.

Je vais m'empresser de remplir les intentions de sa majesté chinoise. J'avais déjà formé le projet d'aller, dans une de mes promenades, lui offrir mes services.

DORVAL.

Monsieur Dédale, mon prince exige que j'assiste avant tout à une démonstration de votre mécanique.

M. DÉDALE.

Votre excellence va être satisfaite. Vous voyez que mon élève a déjà ses ailes sur le dos; il va sur-le-champ manœuvrer.

AILERON.

Allons, voici le moment de se lancer.

M. DÉDALE.

Examinez un peu, monseigneur, messieurs et mesdames, les ailes de mon élève : elles sont taillées sur le patron de celles de l'aigle du Caucase : jugez de la force de cet animal.

(*Dorval élevé sur le palanquin, est au niveau de la fenêtre d'Adèle : il frappe, elle paraît*).

DORVAL.

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

Reconnais-moi, ma chère Adèle.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Allons, mon ami,
Ouvrez une aile.

AILERON.

La voici.

DORVAL.

Partons : tout nous seconde ici.
Décidez-vous.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Trémoussez-vous.

DORVAL (*à Adèle*).

Décidez-vous.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Trémoussez-vous , déployez l'autre aile.

DORVAL.

Vous le voyez bien.
On peut partir sans craindre rien.

Ensemble.

M. DÉDALE.

Examinez bien,
Messieurs , voilà votre modèle.
Vous le voyez bien ,
On peut partir sans craindre rien.

DORVAL.

Décidez-vous donc et suivez-moi ma chère Adèle,
Vous le voyez bien ,
Tous ces nigauds n'en verront rien.

M. DÉDALE (*se retournant*)

Eh bien! votre excellence chinoise est-elle contente ?

DORVAL.

Pas encore tout à fait... Voilà bien la manière; mais s'enlevera-t-on ?

M. DÉDALE.

Si l'on s'enlevera ?. . . ah ! ah ! . . . (*à Aileron*).

AIR : *Tout ça passe.*

Allons; vite, apprête-toi.

DORVAL (*à Adèle*).

N'hésitez plus , mon amie ,
Chez votre oncle suivez-moi.

ADÈLE.

A votre foi je me fie.
(*Elle descend dans le palanquin*).

M. DÉDALE.

Bien ; tout comble mon envie.
Je veux que dans peu d'instans,
Ici prouvant mon génie ,
Tout s'enlève (*bis*) en même temps.
(*Pendant le refrain on emporte Adèle et Dorval*).

SCÈNE XVII.

M. DÉDALE, AILERON, CHŒUR.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Eh! bien? pourquoi n'es-tu pas encore parti?

AILERON

Ah! monsieur, je crois qu'on m'a cassé une aile.

M. DÉDALE.

Le maladroit! Que va penser monsieur le Mandarin?.... qu'est-il donc devenu? vous verrez que cet accident l'aura dégouté de mes ailes. Il croyait si bien à ma découverte! Si je pouvais le ratraper. Courons (*Il va pour sortir. On entend sonner 7 heures*). C'est impossible. Voilà l'heure fixée pour le vol général. Allons, messieurs et mesdames.

CHŒUR.

AIR : *Allons tous rendre Hommage.*

Allons prendre nos ailes,
Et volons avec elles,
Dans les routes nouvelles
Que l'on va nous montrer.

M. DÉDALE.

Partez, partez sans différer,
Mes disciples fidèles ;
En bas, moi, je veux demeurer,
Pour mieux vous admirer.

CHŒUR.

Allons prendre, etc.

SCÈNE XVIII.

M. et Mad. GOBETOUT (*avec de très-grandes ailes entrant par un côté opposé*).

M. GOBETOUT.

Ces ailes-là ne me vont pas du tout. . . . vous verrez qu'ils m'auront donné des plumes de phénix.

Mad. GOBETOUT (*l'apercevant*).

Que vois-je ! un compagnon de voyage!

M. GOBETOUT.

Une femme volante !

Mad. GOBETOUT (*le reconnaissant*).

Ah ! j'ai vu le diable.

M. GOBETOUT.

C'est ma femme!

Mad. GOBETOUT (*riant*).

AIR : *De la Bourbonnaise*.

La colère m'enflamme.
Quoi ! vous ici, madame !
Est-ce ainsi qu'une femme,
Quand l'hymen la réclame,
Plante son mari là ?

Mad. GOBETOUT

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. GOBETOUT.

Voyez la vieille folle !

Mad. GOBETOUT.

Regardez comme il vole.
L'amour, sur ma parole,
N'est pas mieux fait que ça.

Ensemble.
Ah ! comme il vole, vole !
Ah ! comme il volera !

M. GOBETOUT.

Comme elle vole !
Comme elle volera !

Mad. GOBETOUT.

(*On entend le bruit d'une boîte*).

Ah ! mon Dieu ! je crois qu'on vole sans nous.

M. GOBETOUT.

Courons (*Ils vont pour sortir*).

SCENE XIX.

LES MÊMES, NINI (*avec des ailes*).

NINI (*entrant en riant*).

Ah ! qu'ils sont drôles ! qu'ils sont drôles ! . . .

M. GOBETOUT.

Ah ! mon Dieu ! mais je connais cet enfant là.

Mad. GOBETOUT.

C'est ma fille ; c'est Nini.

NINI.

Tiens, papa et maman qui vont s'envoler !. . .

M. GOBETOUT.

Que venez-vous faire ici péronnelle ?

Mad. GOBETOUT.

Je voudrais bien savoir, petite folle !...

NINI.

Ecoutez donc, maman.

AIR : *une fille est un oiseau.*

Une fille est un oiseau,
Nous dit une chansonnette,
Tant quelle est toute jeunette,
Son nid peut lui sembler beau.
Mais, quand sa quinzième aurore
Est déjà tout près d'éclore,
Quitter un lieu qu'elle abhorre
Est ce que l'instinct lui dit.
Or, je viens ici, ma mère,
Sous votre aile tutélaire,
Apprendre à quitter mon nid.

Mad. GOBETOUT.

Taisez-vous, petite niaise.

M. GOBETOUT.

Allons, allons ; c'est tout mon portrait. Passons lui encore cette escapade, et volons. . . . .

NINI.

Vous n'avez donc pas entendu?

Mad. GOBETOUT.

Quoi donc ?

NINI.

La fanfare du départ.

M. GOBETOUT.

On a donc volé ? . . . (*Il tire une lunette de sa poche et regarde en l'air.*

NINI.

Sans doute.

AIR : *De Marianne.*

Sur un immense échaffaudage,
Exprès dressé dans le jardin,
Munis d'ailes, avec courage,
Nous étions tous montés soudain.
Monsieur Dédale
D'abord étale
Tous ses ressorts avec art inventés.
Il examine
Chaque machine :
Frappe des mains, en nous disant : « partez. »
Nous prenons un vol téméraire :
Les spectateurs lèvent les yeux.
Chacun nous cherche dans les cieux ;
Nous étions tous par terre.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DÉDALE, AILERON, RIME-EN-L'AIR, DUPLOMB, ET LE CHŒUR, (*tous avec des ailes et se traînant à peine*), FRIVOLET (*entrant en riant*).

M. DÉDALE.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Quelle malheureuse aventure !
De moi que va dire Paris ?

DUPLOMB.

Je crains d'avoir quelque foulure.

AILERON.

J'ai le nez, le menton meurtris.

RIME-EN-L'AIR.

A peine je respire.

FRIVOLET.

Moi, j'étouffe de rire.

M. GOBETOUT.

On ne volera pas.

TOUS.

Hélas ! hélas !

FRIVOLET (*à Dédale*).

Long-temps, monsieur, sur ma parole,
En France on vous admirera :
On vous citera ;
On vous vantera ;
On vous chantera.

TOUS.

S'envole, (*bis*).
Désormais qui voudra.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DUMONT, ADÈLE, DORVAL (*au fond*).

DUMONT (*les arrêtant*).

AIR : *Ah ! le bel oiseau maman.*

Ah ! les beaux oiseaux vraiment !
Comme ils battent bien des ailes !
Dites-moi, peuple volant
Des nouvelles
Du firmament.

(*A Dédale.*)

Ces Messieurs vous donneront,
Mon frère, mainte louange :
Et je suis sûr qu'ils diront
Que vous volez comme un Ange.

TOUS (*en saluant*).

Ah ! le bel oiseau vraiment,
Avec ces ailes
Nouvelles !
Comme il vole lestement !
Comme il vole mon argent !

M. DEDALE (*à Dumont.*)

Moquez-vous de moi. Je prendrai ma revanche.

M. GOBETOUT.

Moi, Monsieur, j'attends encore pour asseoir mon jugement.

M. DÉDALE (*à part*).

Je suis trop heureux pourtant que le mandarin n'ait pas vu cela !

DUMONT.

Êtes-vous enfin corrigé, mon frère ? Vous voyez l'état où vous avez mis ces braves gens. Vous pouviez les tuer. Je m'en charge, ils n'ont qu'à venir me trouver. Et pour réparer toutes vos folies, j'espère vous faire entendre raison sur le mariage de votre fille.

Madame GOBETOUT.

Ah ça ! je ne volerai donc pas ?

M. GOBETOUT.

Taisez-vous donc, ma femme; ils sont en affaire de famille.

DUMONT.

Mon frère, écoutez-moi.

AIR : *De la parole.*

D'un voyageur ingénieux
Vous vouliez devenir l'émule.
Mais son vol l'a rendu fameux :
Vous ne seriez que ridicule.
De ceux qui suivirent vos pas
Ici la troupe est rassemblée.
Vos ailes les ont mis bien bas :
Et la seule qui n'en eut pas
A pris aujourd'hui (*bis*, sa volée.

M. GOBETOUT.

Sans ailes ! elle est encore plus savante que son père.

M. DÉDALE.

Qu'est-ce à dire ? ma fille s'est envolée ?

DUMONT.

Oui; mais elle est descendue chez moi. Je ne veux pas qu'elle ait vainement imploré ma protection : et je ne vous la ramène, qu'à condition que vous l'unirez à Dorval, qui veut bien oublier votre procédé de ce matin.

ADÈLE.

Ah ! mon père, refuserez-vous de consentir à mon bonheur ?

M. DÉDALE.

Vous le voulez tous ? Eh bien ! j'y consens pour me débarrasser de vous.

M. GOBETOUT.

Aussi bon père que bon mécanicien !

M. DÉDALE.

Mais, je ne renonce pas à mon entreprise.

DUMONT.

Ne voyez-vous pas encorce que c'était une extravagance ?

M. DÉDALE.

Je la perfectionnerai.

VAUDEVILLE.

M. DEDALE.

AIR : *Du Vaudeville des sabottiers Béarnais.*

Dans tous les états de la vie,
Amis, souvenez-vous en bien,
Marcher, terre à terre est folie,
Voler voilà le grand moyen;
Amant d'une beauté rebelle,
Quand elle vous voit, s'enfuit-elle ?
Volez donc, volez, volez donc,
Volez sur les pas de la belle
Volez donc, nigaud, volez donc,
L'occasion fait le larron.

DUMONT.

Que je plains ces auteurs timides,
Qui dans leurs travaux trop prudens,
Modestement prennent pour guides,
Les grands auteurs du bon vieux temps;
Loin de marcher dans la carrière,
En admirant toujours Molière,
Volez donc, messieurs, volez donc :
Volez, vous ne sauriez mieux faire :
Volez donc, messieurs, volez donc
Jusqu'au sommet du double Mont.

NINI.

Lorsqu'ils atteignent certain âge,
Les hommes, du sort mécontens,
Voudraient bien parvenir, je gage,
A couper les ailes du temps.

Mais, dans leur pension captives,
J'entends dire aux filles naïves,
Volez donc, heures, volez donc:
Volez donc, heures trop tardives;
Volez donc, heures, volez donc;
Nos quinze ans jamais ne viendront.

DORVAL.

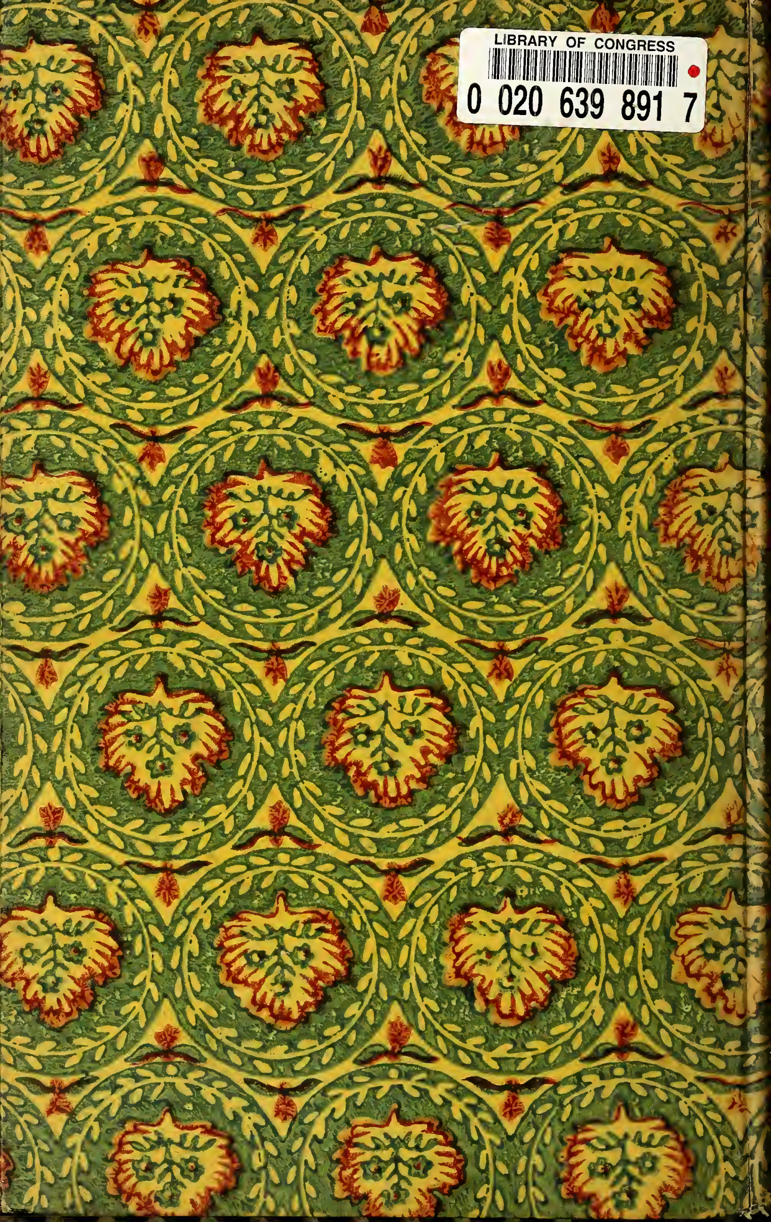
Quand un héros nous sert de guide,
Nous ne craignons aucun revers;
Rien n'arrête l'aigle intrépide;
Son vol embrasse l'univers.
Dignes du Temple de mémoire;
Dans le beau chemin de la gloire,
Volez donc, Français, volez donc,
Sur les ailes de la victoire,
Volez donc, Français, volez donc,
De lauriers ceindre votre front.

ADÈLE (*au public*).

Messieurs, un voyageur habile,
Par vos suffrages accueilli,
Vous a fait courir à la file,
Dans les jardins de Tivoli.
Sans imiter son vol agile,
Nous disons à toute le ville,
Volez donc, volez, volez donc;
Volez au petit vaudeville;
Que ne peut-il en ce moment,
Voir chez lui tout Paris volant!

FIN.




LIBRARY OF CONGRESS
0 020 639 891 7